

LES FACETTES DE LA MORT DANS *L'AVENTURE AMBIGUË* DE CHEIKH HAMIDOU KANE

Simon ANDJAFFA DJALDI
Université de Sarh, Tchad
andjaffadjaldisimon@gmail.com

Résumé : Le présent article analyse les différentes postures de la mort à travers le parcours tragique de Samba Diallo, un jeune diallobé. Face à un monde, qui se métamorphose tous les jours, la mort de ce héros rappelle la difficile cohabitation de deux systèmes de pensées à savoir le rationalisme matérialiste et le mysticisme, cher à la religion musulmane. Au cœur de la confrontation de la raison et de la foi, le personnage est écartelé entre ses racines africaines et l'éducation occidentale. Incapable de concilier les deux, sa disparition quasi-tragique prête à moult interprétations, dont l'apport psychanalytique et la sociocritique, fondé sur la démarche de Georg Lukács, permet de déchiffrer.

Mots-clés : représentation, mort, parcours tragique, religion musulmane, éducation occidentale.

THIS ASPECTS OF DEATH IN *L'AVENTURE AMBIGUË* OF CHEIKH HAMIDOU KANE

Abstract: This work analyses different positions of death through Samba Diallo's tragic path, a young diallobé. Opposite to a world that changes every day, the death of this hero reminds us of the difficulty of living together of two systems of thoughts that is rationalism and mysticism, dear to islam. In the heart opposition of reason and faith, the character isolated from his african roots and the western education, unable to join together the two cultures, his quasi-tragic disappearance leads to many interpretations, though the psychonalitical and sociocritical contribution, based on Georg Lukács' approach, enables us to decode.

Keywords : representation, death, tragic career, muslim's religion, western education.

Introduction

Des années 1900 à nos jours, le roman africain s'est toujours construit autour du thème de la mort. Tout se passe comme si ce phénomène était lié à la nature des productions littéraires. Le récit, le tissu narratif, l'histoire ainsi que le cadre diégétique ont pour constituant majeur la mort. Il en est de même des personnages, les moteurs des récits. Ainsi, par rapport aux autres thèmes abordés par le roman africain, celui de la mort présente plusieurs visages. Pour beaucoup d'auteurs, c'est souvent l'entreprise coloniale et sa dérivée la décolonisation, qui sont responsables des situations violentes, incessamment meurtrières. Ils enquêtent largement sur la violence politique, s'appesantissent sur ses fâcheuses conséquences sur le tissu social. Ils déplorent de pertes en vies humaines, dont les auteurs sont immanquablement le

colon et le dirigeant africain. Cette catégorie de mort alimente le discours narratif et sert de soutènement au cadre diégétique. Mise à part cette facette de la mort, qui est le fait des entreprises politiques pullulant en Afrique, il en existe une autre découlant, cette fois-ci de la rencontre brutale de deux phénomènes culturels, le rationalisme et l'Islam. Ainsi, si l'on meurt emprisonné, après être traumatisé et torturé, on meurt aussi pour avoir refusé de prier, de se confier à Allah, la suprême divinité musulmane. Tel est le drame que subit Samba Diallo, le héros de *L'Aventure ambiguë*¹ de Cheikh Hamidou Kane. Ce type de mort n'intéresse guère les auteurs africains. Cependant, force est de constater que certains textes présentent des univers des récits entièrement pollués par la violence au point où l'on peut imaginer ou apercevoir la mort de certains personnages. C'est le cas de Samba Diallo, un personnage important dans l'univers social diallobé. Vu que la chute du personnage est programmée par la quotidienneté de la violence exercée par maître Thierno, Samba Diallo y échappe par l'endurance, par sa capacité à supporter les dures épreuves. En quoi l'apprentissage des lois coraniques s'opère-t-il par la violence ? Pourquoi Samba Diallo en subit-il souvent ? S'agit-il d'une mort programmée ou d'un accès de colère par le Fou ? Que signifie mourir en pays diallobé ? Tout compte fait, le processus d'apprentissage des versets coraniques s'opère par la violence. C'est la raison pour laquelle Samba Diallo, au quotidien, la subit. Un tel système laisser entrevoir la disparition brusque et même brutale de l'heureux bénéficiaire. En fait, mourir en pays diallobé prête à moult significations. De prime abord, la mort de Samba Diallo est une synthèse des valeurs, des cultures. C'est en mourant qu'il retrouve la paix intérieure, se réconcilie, sur la base des deux systèmes de valeurs, avec lui-même. Ensuite, sa disparition prouve à suffisance l'ardent désir des Diallobé de défendre leur identité contre tous ceux qui tentent de la leur bafouer. Enfin, cette mort, sur la terre diallobé, symbolise la perte de l'Afrique qui s'acculture.

Un tel questionnaire nous amène à convoquer l'approche psychanalytique et la sociocritique. En effet, « si l'on "applique" la psychanalyse à la littérature, c'est parce que les deux domaines sont étroitement liés, dans le sens où la littérature- et la littérature de fiction- réélabore, reformule l'inconscient » (Kerlouégan, 2001 : 112). Vu que l'aventure de Samba Diallo s'achève par sa propre mort - assassinat ou meurtre - une telle démarche conduit à exploration de l'univers psychique, effleure l'Inconscient. Enfin, la dimension sociocritique est d'un apport inestimable pour appréhender l'approche sociale du roman, en tant que reflet et produit de la société, telle qu'abordée par Kerlouégan pour qui le roman « sert de matériau à l'analyse sociocritique, puisque ses auteurs se proposent d'être les historiens du temps présent » (Kerlouégan, 121). Paru dans les années 1960, le roman de Kane enquête sur la rencontre des deux cultures que subissent nombre de jeunes africains, laquelle s'achève par la mort du héros.

I. Discours *incipit*iel : apprentissage forcé

Pratiquement, l'incipit de *L'Aventure ambiguë* est dominé par la densité de la violence, les germes de la mort. C'est sur une scène atroce, à la limite cruelle, que le récit commence. Maître Thierno bat Samba Diallo :

¹ Nous désignerons désormais *L'Aventure ambiguë* par *L'Aventure*.

Le maître avait abandonné la cuisse ; maintenant il tenait l'oreille de Samba Diallo. Ses ongles s'étaient rejoints à travers le cartilage du lobe qu'ils avaient traversé. Le garçonnet, bien qu'il eût fréquemment subi ce châtement, ne put s'empêcher de pousser un léger gémissement. *L'Aventure*, 13

L'Aventure, 13

L'adverbe *fréquemment* souligne la quotidienneté de la violence. Ce n'est pas aujourd'hui que Samba Diallo est battu, et même torturé par son maître, le chef spirituel Thierno. En effet, le système traditionnel musulman, dont le but est la mémorisation du saint coran, impose discipline, fermeté et surtout entière soumission et respect absolu au maître. Samba Diallo ne réagit pas face à cette brimade. Muet comme une carpe, il subit les pires violences. Il ne bronche pas, au risque d'en subir davantage. Il agit ainsi par fidélité, d'une part au maître, et d'autre part à Allah. En principe, la mémorisation du saint coran suppose obéissance absolue. De même, l'on ne doit pas se tromper dans la récitation des versets. L'objectif d'une telle pédagogie est de transformer l'appareil psychique de l'individu, de développer en lui une intuition quasi-mystique d'Allah. Apprendre la parole d'Allah, c'est vivre en Lui, du moins de façon symbolique. Allah devient ainsi un être de fascination et d'appréhension, à la fois. Fascination, puisqu'il est question de l'aimer, de l'adorer ; appréhension, car il est si lointain et si proche qu'il inspire crainte. L'éducation de Samba Diallo, ici, est une véritable déshumanisation. En effet, le maître et ses élèves se comportent comme s'ils n'étaient pas de ce monde, ne l'aimaient pas. Il est important, pour aimer Allah, de se faire violence pour les biens de ce monde, de ne pas les aimer. En d'autres termes, qui aime ce monde, n'aime pas Allah. Aussi le monde traditionnel de l'Afrique ne connaît pas l'individu, mais l'assimile dans une collectivité régie par des valeurs de la vie intérieure. Cette vie est supposée la meilleure, selon les prescriptions musulmanes. Et, le fait que la parole d'Allah soit donnée aux élèves sans effort physique ou spirituel, participe de sa bonté, de sa grâce d'appeler tout le monde au salut : « Il t'a fait la grâce de descendre son verbe jusqu'à toi » (*L'Aventure*, 16). Cette parole, une faveur d'Allah, ne doit pas être altérée, mal prononcée, même de façon accidentelle. Faisant sien ce modèle d'apprentissage, maître Thierno justifie son acte, le légitime par la souffrance qu'il inflige à Samba Diallo. Au nom de la foi musulmane, qui « jalonne la souffrance » (*L'Aventure*, 71) et qui amène l'enfant à « souffrir le martyre » (*L'Aventure*, 72), tout le dispositif de coercition, de correction, voire de répression est mis en place et fortement protégé par l'ensemble du tissu social.

La violence est normalisée, régularisée par l'instance sociale, laquelle est réglementée par les principes coraniques. En fait, dans la perspective islamique, cette parole est sainte. Elle est un don d'Allah, le bienfaiteur. À ce titre, elle est puissance, grâce imméritée et donc vénération absolue, parce que c'est « le Maître lui-même qui l'avait prononcée » (*L'Aventure*, 44). Le Coran, tel que le conçoit maître Thierno, ne mérite que vénération absolue. Et, l'homme, pour être sauvé, doit le respecter et le considérer comme un don absolu de l'Être suprême (*L'Aventure*, 62), donc révélation. C'est pourquoi le jeune Samba Diallo l'aimait pour sa beauté, car elle est immensité, sainteté et surtout mystère révélé à l'homme (*L'Aventure*, 67). Comme l'on peut le

constater, le processus d'assimilation de la parole d'Allah s'entend comme une incarnation, c'est-à-dire Allah qui s'est fait objet à travers sa parole, pour le salut de l'Homme, son serviteur.

2. Maître Thierno ou incarnation de la parole d'Allah

La parole d'Allah est le principal matériau d'élaboration de *L'Aventure ambiguë*. Cette parole est vaste, immense et participe de toutes les dimensions de l'œuvre. C'est à raison que tout le tissu social se tourne vers le maître, le vénère, parce qu'il est le détenteur de cette parole, et, en même temps, quasiment l'incarnation de la parole. En principe, c'est à travers lui, que la vérité est révélée. C'est à raison que les apprenants lui vouent un culte absolu. En sus de ce rôle, maître Thierno incarne le chef spirituel diallobé. Ici, le pouvoir temporel s'accompagne de l'atemporel. Le chef des Diallobé et maître Thierno dominent respectivement la scène politique et la dimension religieuse. C'est pourquoi Thierno est craint par tous les sujets des Diallobé, car il détient la marque d'Allah, possède sa parole. Il est donc la conscience du pays, la personnalité à craindre et à honorer. C'est à travers lui que la foi musulmane est enseignée aux enfants, les meilleurs grains. Si Foyer Ardent bouillonne de foi et d'amour pour Allah, c'est grâce à ce personnage, qu'est maître Thierno. Mais, par son caractère atypique, cet enseignant est insensible à tout. Il influe négativement sur le psychisme des apprenants, et, singulièrement impacte l'éducation de Samba Diallo. En tant que père spirituel, maître Thierno ne se préoccupe pas de biens matériels. Il ne prend pas soin des enfants à lui confiés et développe quasiment une insensibilité et même un dégoût de la vie. Conséquemment, son corps n'a pas d'importance, car un homme comme lui doit vivre de foi incorruptible et non de matériel corruptible. C'est à raison qu'il apprend à ses élèves « le mépris de la chair au regard de l'esprit » (*L'Aventure*, 54). L'image, qu'il donne d'Allah, est éloignée de la réalité dans laquelle se trouvent les enfants. Il existe un fossé entre Allah et ses serviteurs, et les biens matériels sont considérés comme des obstacles. C'est à raison que maître Thierno impose un régime austère, à la limite, excessif à ses élèves. Il les façonne et réussit à les rendre capables de détester les biens matériels au profit des biens immatériels, qui sont la ferme promesse du salut. Pour être compris, il applique cette rigueur et est présenté comme quelqu'un qui est physiquement faible, squelettique, indifférent à tout et insensible. Cette absence d'émotion le rend si sévère envers ses élèves. La fragilité physique facilite, en quelque sorte, l'élévation de l'âme vers Dieu. La lourdeur pourrait perturber son élévation. C'est la raison pour laquelle maître Thierno méprise son corps, le soumet à sa volonté d'être léger physiquement devant Allah, mais spirituellement fort. Il soumet ses élèves à cette philosophie, dont le maître-mot est l'oubli de soi², car : « [...] ce que nous apprenons aux enfants, c'est Dieu. Ce qu'ils doivent oublier c'est eux-mêmes, c'est leur corps et cette propension futile qui durcit avec l'âge et étouffe l'esprit » (*L'Aventure*, 60). Ainsi conçue, la créature humaine n'est qu'un objet périssable, une « misérable moisissure de la terre » (*L'Aventure*, 64). Pour maître Thierno, l'Homme est un être fragile, périssable et sujet de la mort. Il vaut mieux lui enseigner ou apprendre

² Saint-Paul, apôtre du christianisme, procède de la même manière en traitant durement son corps pour obéir au Seigneur : « Mais je traite durement mon corps et je le tiens assujéti... » (*La Bible*, 1 Corinthiens 9 : 27).

la parole très tôt, c'est-à-dire pendant qu'il est jeune. Sujet de la mort, l'homme doit être préparé à cette "aventure mystérieuse"³, à cette rencontre avec Dieu, selon la Grande Royale : « La mort sera le bonheur de la rencontre avec Dieu » (*L'Aventure*, 35). Certes, cette rencontre avec Dieu est placée sous le signe du bonheur, mais il faut que l'âme soit préparée à ce rendez-vous. C'est la tâche à laquelle s'adonne maître Thierno, c'est-à-dire familiariser Samba Diallo avec la mort.

3. Familiarité avec la mort

La parole d'Allah prononcée par maître Thierno est, en partie, fondée sur la connaissance de la mort. Pour y arriver, il faut se préparer conséquemment. C'est la raison pour laquelle, dès son jeune âge, Samba Diallo développe une dévotion au néant, à l'idée de la finitude. La mort, pour lui, est un gain, un prix à obtenir. Le processus d'apprentissage, ici, a pour but, d'achever la formation de l'enfant, de le rendre capable d'accepter ou d'aimer la mort. Cela explique les dures leçons que Thierno lui inculque, lesquelles exercent sur son caractère une fascination. Samba Diallo semble être différent et fait montre d'une « humeur taciturne et presque tragique » (*L'Aventure*, 25). Hanté par le goût de la mort, il se fait remarquer quelquefois par les autres condisciples comme Demba : « On te sourit après t'avoir nourri, mais tu demeures morose » (*L'Aventure*, 26). Le processus de séduction et de récupération est en train de marcher. Samba Diallo ne se préoccupe guère du présent, de la vie. Même la consommation d'un repas, pourtant vital, n'a pas d'importance à ses yeux. Il est simplement fasciné par l'au-delà, Dieu qui n'est pas saisissable, facilement appréhendable. Pour savoir davantage, il trouve refuge au cimetière du village où il converse avec la Vieille Rella, morte depuis longtemps. Assis près de sa tombe, il s'interroge sur la mort, la contemple et se fait une idée du paradis promis aux croyants :

Lorsque vint le sommeil, il était tout à fait rasséréiné, car il l'avait trouvé : le Paradis était bâti avec les paroles qu'il récitait, des mêmes lumières brillantes, des mêmes ombres mystérieuses et profondes de la même féerie, de la même puissance.

L'Aventure, 41

Comme Samba Diallo, tous les autres disciples sont fascinés par la mort. En effet, la mort et le Paradis sont deux concepts qui ne se repoussent point. Pour entrer au Paradis, il faut nécessairement mourir. C'est pourquoi maître Thierno prépare ses disciples à cet exercice afin qu'ils ne soient pas surpris par ce phénomène naturel. La consigne consiste à ne pas paniquer, ni à se déranger à l'idée de mourir. Chacun doit considérer la mort comme une compagne, un passage obligé d'une vie à une autre. Elle est aussi un moyen d'échapper à cette vie austère, d'accéder à la félicité promise. L'univers diallobé appréhende la mort, se familiarise avec elle au point de ne pas la craindre. L'arrivée de la faucheuse est attendue, soigneusement préparée. C'est pourquoi le père de la Grande Royale prépare son propre linceul, dit adieu à ses voisins. Le long voyage est préparé, annoncé. Le Conscient et l'Inconscient

³ Nous empruntons cette expression à Patrick Ngué Mandong, animateur à la Radio Africa N°1. Ce producteur vedette animait l'émission *L'aventure mystérieuse* tous les dimanches à 21 heures.

cohabitent, la normalité et l'anormalité font bon ménage. C'est pourquoi la mort n'effraie pas, ne brutalise pas, non plus. En ce sens la mort de maître Thierno se produit dans le calme, la tranquillité. D'ailleurs, maître Thierno, lui-même, a eu l'occasion de mentionner cela à un autre personnage, le Fou : « Tu vois jusqu'où a été la grâce de mon Dieu. Il m'a donné de vivre, jusqu'à l'heure de le prier de cette façon...qu'il avait prévu de toute éternité et codifié... » (*L'Aventure*, 35). La mort est la fin de tout être, de toute chose. Elle n'est pas cependant extinction, finitude des choses et des êtres. Elle est promesse d'un paradis, d'une vie meilleure. C'est pourquoi la mort des deux personnages de *L'Aventure ambiguë* donne à voir que psychanalytiquement, elle ne choque pas, n'effraie pas, non plus. La parole de Dieu n'est pas une parole ordinaire. Elle aide à vivre mais aussi et surtout à mourir, c'est-à-dire à quitter cette terre pour un au-delà meilleur. En d'autres termes, apprendre la parole de Dieu ou philosopher, c'est apprendre à mourir de façon bonne. Seulement, dans le contexte diallobé, les morts ne sont ni dans l'eau, ni dans les buissons, ni dans les airs. Tous ceux qui meurent en Dieu vont au Paradis.

4. Mort : passage à une autre vie

La promesse d'un lendemain meilleur neutralise le tragique de la mort, dans *L'Aventure ambiguë*. En effet, si le corps se décompose, se détériore, il doit continuer de vivre dans un autre espace, qu'est le Paradis promis à ceux qui croient en Dieu. L'âme est immortelle. La mort existe certes, mais elle ne terrorise pas, ne panique pas, n'ameute pas l'univers comme celle de Fama Doumbouya, dans *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma. Le fait que le paradis existe tranquillise l'âme du candidat à la mort et, c'est avec sérénité qu'il y accède. Telle est la tâche à laquelle s'adonne Samba Diallo, qui tend au quotidien sa sébile, à tout diallobé. Envoyé pour mendier sa nourriture, selon la tradition musulmane, il apprend l'humilité, l'endurance, la patience. Il profite de son statut de mendiant pour sensibiliser les Diallobés à l'idée de la mort et au non-sens de la vie. Pour ce faire, la mort n'est plus cette redoutable faucheuse, ce phénomène tant craint, « cette surnoise qu'on croit, qui vient quand on ne l'attend pas, qui se dissimule si bien que lorsqu'elle est venue, plus personne n'est là » (*L'Aventure*, 24). La pensée de la mort semble triompher sur celle de la vie, selon Samba Diallo. Une telle disposition d'esprit fait réagir la Grande Royale, soucieuse des valeurs de la vie à préserver. Elle déploie son pouvoir de persuasion pour que Samba Diallo tienne aux valeurs de la vie. Son souci est de détruire, en lui, ces tristes sentiments afin qu'il devienne un individu normal. Croire, selon elle, ne doit pas exclure la vie et ce qu'elle comporte de bien. En d'autres termes, les faveurs de la vie sont incommensurables et méritent d'être préservées et vécues. Croire, enfin, n'empêche pas d'aimer la vie, dans « ce monde de vivants où les valeurs de mort sont bafouées » (*L'Aventure*, 74). La Grande Royale et Samba Diallo ne sont pas sur la même longueur d'onde. L'une tient aux valeurs de la vie, l'autre à celles de la mort. Pourtant, concilier les deux n'est pas difficile, sauf qu'ils ne parviennent pas à se comprendre. Chacun tient à sa logique, croit qu'il a raison et l'autre a tort. Cette absence de conciliation ne profitera pas à Samba Diallo, malheureusement. Lorsque la Grande Royale constate que le tempérament de maître Thierno influe sur celui de Samba Diallo, elle s'alarme. En tant que princesse du royaume des Diallobés, sa voix compte. À ce titre, il lui revient d'arracher son neveu

des griffes de la mort, de lui faire apprendre le bonheur de la vie terrestre : « le Maître cherche à tuer la vie en toi, mais je vais mettre un terme à tout cela » (*L'Aventure*, 77). La méthode la plus efficace est celle d'envoyer les enfants à l'école française afin qu'ils apprennent, « l'art de vaincre sans avoir raison » (*L'Aventure*, 39). L'école française devient ainsi un ersatz. Il faut donc enlever tous les enfants de l'école coranique pour les envoyer à l'école étrangère. Telle est la courageuse décision prise par la Grande Royale, laquelle va influencer sur tout le tissu narratif. L'école coranique et l'école étrangère sont, en principe, deux entités contraires, vu que leurs objectifs ne sont pas les mêmes.

5. École coranique vs école étrangère

Tirant les faveurs de son statut princier, la Grande Royale convoque tous les sujets du royaume afin d'envoyer les enfants à l'école étrangère. Son souci est que ces derniers apprennent les valeurs de la vie. Pour elle, la vie mérite d'être vécue et qu'elle n'est pas l'opposée de la mort. Vivre et mourir sont deux entités, qui ne se repoussent pas indéfiniment. Certes, la mort est passage à une autre vie. Elle n'est pas extinction, disparition définitive. Cela signifie que cette génération doit mourir afin que naisse une autre, de façon symbolique « Ce que je propose, c'est que nous acceptions de mourir en nos enfants » (*L'Aventure*, 48). La nouvelle méthode d'enseignement, qui s'offre aux enfants, est différente de celle de maître Thierno. Il ne s'agit pas, toutefois, de se débarrasser de ce que les enfants possèdent déjà. Il est question de compléter cela, de l'achever, par les nouvelles valeurs, lesquelles impliquent, quoi qu'il arrive, une nouvelle façon de voir le monde, de l'appréhender. Ces valeurs peuvent se heurter à ce que les Diallobé aiment déjà. C'est pourquoi la Grande Royale ne craint pas de « mourir en [les] enfants ». Elle développe des comportements contraires à ceux du maître Thierno. Elle est musulmane certes, mais réformiste, progressiste, moderne, alors que maître Thierno est conservateur, gardien des valeurs religieuses. Elle ne croit pas à l'immuabilité des cultures et du monde. Elle pense que rien n'est définitif, ni total. Pour elle, les enfants doivent aller à l'école étrangère. C'est la substance de la décision qu'elle prend devant les Diallobé réunis. Puisqu'il est question de donner le meilleur exemple, elle décide d'envoyer Samba Diallo à l'école. Ce dernier est son neveu, c'est-à-dire le fils de son grand frère, le chef du royaume des Diallobé. Elle parvient ainsi à l'arracher de l'univers mortifère pour le conduire vers un autre supposé meilleur. Même si son intention est de *tuer* en lui ce qu'elle redoute, elle ne parvient pas, malheureusement, à le gagner à sa cause, qui consiste à aimer la vie aussi bien qu'Allah. Samba Diallo court donc vers sa chute, de façon inconsciente. Et ceci constitue la seconde étape de son aventure mortifère. Parmi ses camarades, à Paris, il fait montre d'élève solitaire, inquiet par le milieu dans lequel il vit. En classe de philosophie, il discute des sujets les plus ardents, portant sur la métaphysique, le rationalisme. La conversation convoque les maîtres de la pensée occidentale, tels René Descartes, Blaise Pascal. Il doute et prend au sérieux la recommandation de Thierno, son maître de l'école coranique. En tant que défenseur de la foi musulmane, il ne respecte pas toutes les valeurs parisiennes : refus de prendre d'alcool, de consommer de repas non consacré par un musulman, par exemple. Chez les Martial où une discussion a lieu, il se distingue par ses prises de position radicale, attire l'attention sur le fossé qui existe entre sa religion et celle de la

famille d'accueil, ses hôtes. Il annonce, sans coup férir, l'itinéraire qu'il a choisi, qui est, selon le narrateur, « le plus susceptible de le perdre » (*L'Aventure*, 78). Depuis lors, il tient un discours, qui le rapproche, chaque jour de sa fin tragique. Tel un bœuf, Samba Diallo marche vers sa chute, tête baissée.

6. Tragique de la vie parisienne

La vie parisienne offre un cadre idéal à Samba Diallo de réfléchir sur des sujets éminemment métaphysiques. Se promenant avec Jean Lecroix, il cueille une fleur et la lui tend et lui fait remarquer que, malgré sa beauté, cette fleur mourra. Dans le contexte occidental et singulièrement français, la fleur représente la beauté idéale, l'âme impérissable. La couleur rouge symbolise le sang de Samba Diallo, qui va bientôt couler. En cueillant la fleur, il annonce sa mort, sa fin tragique, de façon prémonitoire. Et la fleur elle-même symbolise la jeunesse du héros, qui va s'éteindre dans la fleur de l'âge. Pour Hassan El Nouty : « La fleur que coupe Samba préfigure le destin du héros qui sera cueilli par Dieu avant qu'il ne devienne un corps sans âme » (Hassan, 1974 : 9). Suicide ou assassinat, la mort prochaine du héros est décidée à travers une fleur, objet de joie et de tristesse, à la fois. En fait, si la fleur est offerte aux vivants lors des cérémonies de mariage, d'anniversaire ou de tout autre événement heureux, elle ponctue aussi le cadre de mort, de deuil et de recueillement. Vivant et mort se trouvent concerner par la symbolique de la fleur.

Le séjour parisien de Samba Diallo réunit les conditions de sa mort physique. Ses études de philosophie le rapprochent davantage de la mort, du néant, au lieu de l'aider à tenir à la vie, telle que désirée par la Grande Royale, sa tante. Exilé et déraciné, le salut de Samba Diallo réside en son retour au pays natal. Curieusement, le Diallobé est préoccupé par d'autres questions existentielles. Il est fasciné par la mort et se montre plus agressif envers ses camarades de promotion français. Or, pour être heureux, il doit devenir comme eux, c'est-à-dire s'ouvrir aux nouvelles valeurs. En d'autres termes, il doit être capable de concilier les deux systèmes de valeurs, les deux mondes : « *Je ne suis pas un pays des Diallobé distinct, face à un Occident distinct [...] Je suis devenu les deux* » (*L'Aventure*, 76). Se trouvant au carrefour des cultures et des civilisations, il doit continuer son chemin, c'est-à-dire porter les deux systèmes de valeurs, ou les dissocier, à son corps défendant. Mais, il refuse de les porter et semble être mû par les valeurs occidentales, au contraire de celles des Diallobé. Déboussolé, il choisit de sacrifier une partie de son héritage culturel, le monde ancien auquel tient le royaume des Diallobé. L'expérience parisienne paraît envahissante, extinctive. Le héros a l'impression que ce monde, fortement matérialisé, l'éloigne, l'exile, s'il ne l'écrase pas. Paris donne l'impression que ses habitants « *n'ont plus de corps, ...plus de chair, ils ont été mangés par les objets* » (*L'Aventure*, 85). Ainsi, société matérialisée et fortement équipée, Paris est froid, insensible, insaisissable. L'homme ne rencontre que machines, au contraire de ce qui se passe au pays des Diallobé. Cet univers ne reconnaît pas Samba Diallo comme un musulman, mais comme un Noir simplement. Il se heurte à un mode de vie et de savoir différents du sien. Le matérialisme et le rationalisme s'opposent au spiritisme de Samba Diallo. Cette situation le plonge davantage dans une situation d'hybridité culturelle. C'est le drame d'un personnage tiraillé entre deux options : la foi en les valeurs traditionnelles ou l'acceptation totale du cartésianisme. Difficile choix qui hypothèque l'avenir du héros et fait de lui un

sujet de la mort : « Nous ne savons plus au moment de partir de chez nous si nous reviendrons jamais » (*L'Aventure*, 87). L'espace psychique du jeune diallobé est dominé par l'être de la mort, le *thanatos*⁴. En principe, tout homme normal ne se préoccupe pas de mourir. Il vit comme si la mort n'existait pas. Mêlée à l'Inconscient freudien, la mort brutalise, choque et est considérée comme la pire violence subie par l'Homme. C'est pourquoi elle est condamnée à siéger dans l'Inconscient parce que dangereuse pour le sujet, selon la 1^{re} Topique de Freud (1905). Tout se déroule comme si le Diallobé avait appris à mourir. C'est pourquoi sa propre expérience parisienne lui rappelle son incapacité à vivre, à appartenir à tel ou tel univers culturel. Cette incapacité le rapproche de la mort, de sa propre mort :

Il arrive que nous soyons capturés au bout de notre itinéraire, vaincus par notre aventure même. Il nous apparaît soudain que tout au long de notre cheminement, nous n'avons pas cessé de nous métamorphoser, et que nous sommes devenus autres. Quelquefois la métamorphose ne s'achève pas, et nous installe dans l'hybride, et nous y laisse. Alors nous nous cachons, remplis de honte.

L'Aventure, 112

De ce discours fuse un vocabulaire disqualifiant, obscène et lugubre : *capturés, vaincus, métamorphoser, devenus autres, hybride, cachons, remplis de honte*. Le personnage se disqualifie aux yeux de la société. Il pense que tout est fini pour lui et que son itinéraire est un conduit lugubre, voire mortifère. Samba Diallo est revenu à son point de départ : école primaire du village (Diallobé) – lycée de la ville – Paris – village des Diallobé. Alors parti du pays des Diallobé nourri et rassasié des fonds religieux et culturels, il y retourne, après plusieurs années, acculturé, aliéné. C'est un retour aux sources, car en scrutant la pensée du prince des Diallobé, sa foi a disparu. Il ne respecte plus les cinq prières quotidiennes, piliers de l'Islam. Ce retour est un échec, puisqu'il ne retrouve plus Dieu. Ensuite, ce qu'il a appris est, aux yeux de son père et de tous les Diallobé, moins important. Enfin, la visite du cimetière pour se recueillir sur la tombe du maître Thierno accroît le sentiment de sa fin, en rapport avec le discours incipitiel : « Je ne crois plus grand-chose, de ce que tu m'avais appris. Je ne sais pas ce que je crois. Mais l'étendue est tellement immense de ce que je ne sais pas et qu'il faut bien que je croie [...] » (*L'Aventure*, 105). Le doute assaille Samba Diallo, qui ne prie pas sur la tombe de son maître de l'école coranique. Or, il a oublié que ce n'est plus Paris, la ville de liberté, de matériel et de civilisation. Ici, au pays des Diallobé, prier est un devoir pour tout musulman. Surtout, prier pour un défunt, fut-il son maître de l'école coranique, l'est davantage. Vu que Samba Diallo est un personnage important dans l'univers culturel et religieux diallobé, il ne vient pas visiter la tombe de maître Thierno, seul. Il y vient en compagnie de Le Fou, un autre personnage dont le rôle est de servir de gardien des valeurs musulmanes. C'est un devoir pour Le Fou de défendre la religion musulmane. Il n'accepte jamais de laisser

⁴ Dans la mythologie grecque, Thanatos est la personnification de la Mort. Il est la figure mineure de la mythologie grecque, à laquelle on fait souvent référence mais qui apparaît rarement comme individu. Dans le vocabulaire de la psychanalyse freudienne, le thanatos désigne l'ensemble des pulsions de mort, par opposition à l'éros, qui désigne la vie.

partir Samba Diallo sans prier. Il est chargé de le lui rappeler, à temps ou à contretemps.

7. Samba Diallo et le Fou

Introduit dans l'environnement immédiat de Samba Diallo par le narrateur, Le Fou est un personnage clef dans le dénouement de *L'Aventure ambiguë*. C'est lui qui est chargé de tuer Samba Diallo. Il ne s'agit certes pas d'un meurtre, mais d'un assassinat ourdi par ce personnage, hors du commun, le Fou. Alors que tout le monde s'attendait à une prière dite par Samba Diallo, à la mémoire de son maître, il choisit ce moment de refuser. Le Fou insiste plusieurs fois pour qu'il accomplisse ce devoir religieux. Le Fou développe un accès de colère, pique une crise, quand il se rend compte que Samba Diallo refuse de prier. Le Fou le poignarde mortellement. En tant que Diallobé pieux, malgré sa démence, il représente l'aile conservatrice, l'aile dure de la tradition musulmane. Il ne permet pas que l'on manque de respect aux pratiques religieuses. Dérégulé, déraciné et socialement déstabilisé, il pense que Samba Diallo ne veut pas reconnaître Allah, lui manquer de respect, détruire les fonds religieux et culturel diallobé. Samba Diallo tombe sous le poignard de Le Fou et saisit cette occasion pour communier avec Allah, qui « ne s'offre pas. Il se conquiert au prix de la douleur. C'est pourquoi tant de gens...ont combattu et sont morts joyeusement » (*L'Aventure*, 186). C'est dans un état comateux, démentiel, qu'il retrouve Dieu. Le retour au pays natal est un rendez-vous avec la mort. C'est une mort programmée dès le discours incipitiel et qui se réalise vers la fin. C'est « *la fin de la trajectoire dramatique* », le retour au pays des ancêtres, dont le sacrifice suprême est la mort quasi-tragique du héros.

Quant à l'assassin de Samba Diallo, pour avoir fait l'expérience de l'Occident, il a pu échapper à l'hybridité culturelle, qui bouleverse Samba Diallo, aujourd'hui. C'est pourquoi il trouve des raisons valables pour assassiner Samba Diallo, car « La fiction, libre, ouverte à toutes les folies, offre un terrain particulièrement fertile à la mise au jour des pulsions » (Kerlouégan, 2001 : 113). Et, le cimetière, lieu de toutes les folies endormies, de toutes les frustrations accumulées, de tous les désirs déçus, convient à la commission d'un tel acte. Sans le refus de Samba Diallo, de surcroît au cimetière et sur la tombe de l'émince grise de la religion musulmane, le Fou n'accomplira pas ses sales besognes.

Mais, ni le père de ce dernier, ni la Grande Royale n'osent condamner l'acte répréhensible du Fou. Pour la tranquillité du royaume, des individus comme Samba Diallo doivent disparaître. C'est pourquoi sa mort paraît normale, aux yeux même de son père, le Chevalier, qui déclare sa foi profonde en Dieu : « Dieu, en qui je crois, si nous ne devons pas réussir, vienne l'apocalypse ! Que ta main s'abatte, lourde sur la grande inconscience » (*L'Aventure*, 79). La foi du Chevalier l'empêche de condamner l'acte du Fou. Son fils meurt simplement pour avoir refusé de prier. Et cela ne l'émeut pas, car la foi est plus grande que l'homme et la raison. Pratiquement, aucune voix ne s'est élevée pour dénoncer cet assassinat. Tout se déroule comme si tous les sujets et l'administration du pays des Diallobé validaient cet acte odieux, comme pour donner échos au propos de Denis Diderot, cité par François Kerlouégan, « Le monde où nous vivons est le lieu de la scène ; le fond de son drame est vrai ; ses personnages ont toute

la réalité possible ; ses caractères sont pris au milieu de la société ; ses incidents sont dans les mœurs » (Kerlouégan, 2001 : 123). L'assassinat de Samba Diallo est validé par la société diallobé. C'est une mort qui prête à plusieurs significations, comme pour dire qu'il s'agit du départ d'un grand homme, dont l'histoire met un terme au récit.

8. Mort de Samba Diallo : quelle signification ?

La mort d'un personnage principal comme Samba est régulière dans un roman. *L'Aventure ambiguë* en rapporte densément. Il en est de même du roman africain, en général. Seulement, tous les héros ne meurent pas de la même façon. Tous subissent la violence de la mort, mais pas dans les mêmes conditions ou pour les mêmes raisons. La disparition du héros de *L'Aventure ambiguë* peut donc prêter à moult interprétations. Tout lecteur peut considérer la mort de Samba Diallo comme un échec. Il est incapable de concilier les deux cultures. La politique d'assimilation, qu'il a tant prônée, ne peut pas se réaliser. Acculturé, il est une victime de cette politique, qu'il a désirée de tout son vœu et sa mort physique est le prix à payer. En outre, sa disparition est vue comme une défaite, sur le plan politique. Il n'est pas parvenu à asseoir une politique sociale fondée sur le matérialisme ou le cartésianisme ainsi que la foi musulmane, qu'il a tant désiré. Il meurt sans avoir réussi à concilier les deux pans de culture, qu'il connaît désormais bien. Cependant, sur le plan spirituel, cet assassinat est signe de victoire, de renaissance, de réconciliation. Samba Diallo meurt pour renaître. En tant que croyant, mourir c'est espérer vivre ailleurs, comme l'a souligné la Grande Royale : « Nous aimons bien nos champs, mais que faisons-nous ? Nous y mettons le fer et le feu, nous les tuons. De même souvenez-vous que faisons-nous de nos réserves de graines quand il a plu ? Nous voudrions bien les manger, mais nous les enfouissons en terre » (*L'Aventure*, 47). Samba Diallo est cette graine semée, qui symbolise l'espoir, la renaissance. Sa mort est donc espérance d'un monde nouveau, auquel il va naître : « Mais à mon avis, Grande Royale, c'est que nos meilleures graines et nos champs les plus chers sont nos enfants » (*L'Aventure*, 51). La mort du héros prend une dimension religieuse et est vue comme une espérance, car mourir pour un croyant, n'est pas une punition, ni une malédiction. C'est une grâce, un gain. C'est à raison que le Chevalier, le père du héros, est demeuré muet, à la limite insensible, sur l'assassinat de son fils par le Fou. Cette mort répond à sa préoccupation, qui est celle de ne pas trahir la foi, de ne pas tourner le dos aux pratiques religieuses, de ne pas les enfreindre.

Conclusion

La mort de Samba Diallo est certes renaissance, sur le plan religieux, elle est aussi synthèse, sur le plan culturel. Dans le séjour des morts- son état hystérique le prouve- il retrouve la paix intérieure et donne sens à sa vie troublée, déchirée par plusieurs cultures et croyances. C'est en mourant, à la vérité, qu'il se réconcilie avec lui-même et la société diallobé. Sa mort tragique lui aura permis de construire des passerelles entre les deux systèmes culturels appartenant respectivement aux pays des diallobé et à l'Occident. Et son assassinat est caractéristique d'une société déterminée à défendre son identité, ses valeurs traditionnelles, entamée par l'avènement des Toubabs, les Blancs. Spirituellement égaré et dangereux pour le

tissu social, Samba Diallo est victime de vengeance collective, de ses propres frères. Sa mort symbolique⁵ est mise non sur le compte de son assassin, mais sur celui de la société diallobé, en général. En d'autres termes, c'est tout le royaume diallobé qui le tue, l'assassine, pour protéger ce qu'il a de précieux. La cohésion sociale dépend du sacrifice rituel, de la mort de Samba Diallo. Immolé, symboliquement, pour avoir refusé de prier, ce n'est pas l'Occident, qui le tue, mais le pays des Diallobé, comme pour servir d'exemple à la génération à venir de ne pas accepter aveuglément la culture de l'Autre, mais d'être capable d'en tirer profit. Autrement, l'Afrique se perd en s'acculturant ou en se déracinant comme Samba Diallo.

Références bibliographiques

- Camus, A. (1951). *L'homme révolté*, Paris, Gallimard
- Chevrier, J. (1974). *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin
- Cnockeart, A. (1978). *La dimension religieuse de L'Aventure Ambiguë*, Telema, Kinshasa 13, janvier-mars
- Coussy, D. (2000). *La littérature africaine moderne au sud du Sahara*, Paris, Éditions Karthala
- Cros, M. & Bonhomme, J. (2008) éd. *Déjouer la mort en Afrique. Or, orphelins, fantômes, trophées et Fétiches*, Paris, L'Harmattan, 159-168
- Dacher, M. & Thomas, L-V. (1976). *Anthropologie de la mort*, *Cahiers d'études africaines*, (16)63-64, 648-649. [En ligne], consultable sur URL : <http://www.persee.fr/doc/cea>
- Deschamps, H. (1979). *Les religions de l'Afrique Noire*, Collection *Que sais-je ?* Paris, Presses, Universitaires de France
- Di Folco, P. (2000). *Le Dictionnaire de la mort*, Paris, Larousse
- Hassan, E. N. (1974). *La polysémie de l'Aventure ambiguë*, *Revue de Littérature Comparée*, 1-48,
- Kane, C. H. (1961). *L'Aventure Ambiguë*, Paris, Julliard
- Kerlouegan, F. (2001). *Le Roman*, Paris, Nathan
- Tati-Loutard, J-B. (1987). *Le récit de la Mort*, Paris, Éditions Présence Africaine

⁵ Dans *La Violence et le sacré*, René Girard déclare qu'à travers le sacrifice, la violence, qui menace la société, est rituellement chassée. La religion apparaît ainsi comme un moyen de régulation sociale, ainsi que de création sociale.